



JÉRÉMIADES

Ils étaient aussi, d'ordinaire, soumis à des règles d'esthétique trop sages pour ne pas éprouver de temps en temps le besoin de se révolter contre elles, et de se témoigner à eux-mêmes l'indépendance de leur jugement, en se persuadant qu'ils goûtaient ce qui choquait le plus leur goût, en se forçant d'admirer ce qu'ils n'aimaient point...

Abel Hermant : *Platon*.

JE méditais, en ce dernier soir de décembre, sur les événements de l'année révolue. Je m'évertuais, en tisonnant parmi la cendre des regrets, à découvrir les mérites par quoi 1925 peut espérer de vivre dans la mémoire des musiciens, lorsqu'on gratta discrètement à la porte de ma chambre. Je n'ouvris pas aux seules ténèbres, comme le poète du *Corbeau*, mais à Monsieur Croche en personne.

Les visites que veut bien me rendre l'illustre antidilettante ne sont solennelles qu'au sens le plus juste du terme. Elles n'en

conservent pas moins toujours l'attrait de l'impromptu et du mystère ironique.

Minuit sonnait précisément à l'horloge des Bénédictines. Je présentai à Monsieur Croche mes souhaits de bonne année et lui tendis la boîte où se dessèchent à son intention les affreux cigares qu'il préfère. Monsieur Croche choisit le plus noir, qu'il fit craquer avec une grimace, s'assit dans mon fauteuil, éleva un mur de fumée entre nos visages et me demanda ce qu'il devait me souhaiter de préférence en échange de mes vœux : "Ce n'est point, me dit-il, que je croie les musiciens comblés de toutes les grâces de la fortune. Je les trouve au contraire si complètement démunis, depuis quelque temps, qu'on ne voit d'abord à leur offrir que l'assurance d'une commisération distinguée.

— Monsieur, répartis-je avec vivacité, je crois deviner que vous avez terminé l'année au cinéma, dans la compagnie d'Émile Vuillermoz.

— J'aime beaucoup M. Vuillermoz, dit Monsieur Croche,

encore que nos opinions se rencontrent plus souvent que nos personnes. Le critique d'*Excelsior* est un fauréen fidèle, un debussyste de la bonne sorte. Il est le maître de ses mots, il n'en est pas l'esclave. Il a le don de l'image, le sens du trait, beaucoup d'adresse, une exquise cautèle. Je le vois défendre des causes que je crois perdues (celle de l'*écriture artiste* en particulier) avec une éloquence qui est deux fois méritoire, étant deux fois inutile. Je le plains seulement de tenir la plume à une époque brutale où la politesse passe pour fausseté et le souci de la nuance pour hypocrisie. Que voulez-vous, Monsieur, j'ai la faiblesse d'aimer encore l'intelligence, et M. Vuillermoz est le musicien le plus intelligent que je connaisse. Pourquoi faut-il que je ne l'aie plus revu depuis la répétition générale de certain ouvrage de M. Tournemire...

— *Les Dieux sont morts ?*

— *Les Dieux sont morts.* Je n'ai donc pas passé la veillée auprès de M. Vuillermoz : j'ai demeuré chez moi à déchiffrer quelques partitions nouvellement parues, m'aidant, pour en dégager l'esprit, des travaux de nos plus éminents glossateurs... Mais je m'assure, monsieur, poursuit Monsieur Croche, que vous avez fait tout de même : la sonate d'Igor Stravinsky est ouverte sur votre piano, et sur votre table la *Revue Pleyel* et la *Revue Musicale* s'empilent à chevauchons.

Ah ! monsieur, qu'il est dur de vieillir : tout nous défaut, et jusqu'aux moyens de comprendre la jeunesse. Je goûtais certains ouvrages de vos camarades, persuadé que j'en pénétrais tout le sens. La simplicité qu'ils ont mise à la mode m'encourageait au demeurant à prendre naïvement plaisir à leurs divertissements que je croyais dénués d'orgueil. Je me trompais. M. Arthur Lourié nous a décrit complaisamment les monstres affreux que, penché sur son singulier microscope, il voit s'agiter dans une goutte de musique pure. M. Boris de Schloezer me prouve au-

jourd'hui que je ne suis qu'un sot, que je n'ai rien compris à l'art de Georges Auric.

Mon Dieu, monsieur, que ces critiques sont savants !... "

Je me permis de faire remarquer à Monsieur Croche qu'il serait plaisant qu'on leur interdît de l'être ; que l'abstraction des quintessences est leur domaine légitime, où ils ne sauraient se mouvoir avec trop d'agilité.

— Certes, poursuit Monsieur Croche, le temps n'est plus où l'on pouvait opposer de bonne foi les difficultés de l'art à la facilité de la critique ! Voici qu'il nous faut renverser les termes de la proposition, tant il est vrai que les gloses se compliquent à mesure que la musique se simplifie. Pour rendre hommage à une beauté qui se veut toute nue, est-il donc besoin de tant d'appâts ? J'en viens presque à me demander si cette nudité n'est pas sans défauts, qui ne laisse guère approcher ses dévots qu'ils ne soient préalablement étourdis par les subtilités des exégètes ?

Je répondis à Monsieur Croche que Stravinsky, Auric ni Poulenc ne sauraient être tenus responsables des opinions de leurs zéloteurs, fussent-ils aussi finement avisés que le sont d'ordinaire MM. Lourié et de Schloezer.

Monsieur Croche en convint de bonne grâce et consentit à allumer un second cigare : " Il est quand même inconcevable, fit-il après quelques instants, que lorsque mes oreilles accueillent sans effort une musique, mon esprit demeure inepte à saisir les éclaircissements qu'on prétend m'en donner. Rien de moins mystérieux que la sonate pour piano de M. Stravinsky (J'y trouverais plutôt des clartés un peu bien aveuglantes). Rien, en revanche, de plus impénétrable pour mon faible entendement que l'étude consacrée à cette sonate dans la *Revue Musicale* du 1^{er} août dernier, dont je vois un exemplaire sur votre table "

M. Croche posa son cigare, ajusta son monocle et lut :

“ ... c'est la méthode dialectique qui est à la base de l'exposition. Elle généralise au maximum les fonctions harmoniques, rythmiques, polyphoniques et tonales... La substance est faite de sonorités perçues après le choc, qui se propagent dans le temps, et cela détermine un ralentissement spécial du mouvement. Si pour simplifier le langage nous appelons :

— Temps constructif : cette dimension de la musique où se déforment les éléments (qui n'a rien de commun avec le temps horaire).

— Espace constructif : comme en mécanique cette dimension de la musique où se déplacent les éléments, — la sonate est réalisée dans un espace comparable à une surface, suivant une unité de construction dans le temps, et c'est la cause efficiente du rythme monométrique... ”

Notez, monsieur, que M. Lourié nous avertit qu'il “ simplifie le langage ”. On frémit en pensant aux abîmes où il nous entraînerait si d'aventure il ne le simplifiait pas. Si vous ne voulez pas m'aider à éclaircir ces arcanes ; si vous renoncez, comme votre silence me le fait craindre, à m'expliquer comment une octave peut se “ résoudre ” en un thème lyrique, souffrez au moins que j'emprunte à votre bibliothèque non point ce grand Littré, qui ne serait ici que de faible secours, mais le dictionnaire grec de Bailly, le dictionnaire des mathématiques appliquées de Sonnet et ce gros lexique allemand. N'auriez-vous pas aussi le Larousse Médical ? Car enfin, M. Lourié — et parfois votre ami Boris de Schloezer — sont des interprètes qui ne laissent pas d'avoir eux-mêmes besoin de truchements, à moins que leur lecteur ne soit à la fois licencié ès-sciences physiques et naturelles et docteur en philosophie — sinon agrégé de grammaire. Il n'est question dans leurs écrits que de *symbiose*, de *catalyse*, de phénomènes *sporadiques*, d'*objectivisme statique* et de tendances *hédonistiques*.

Ce vocabulaire m'irrite singulièrement, je l'avoue, chez M.

Boris de Schloezer, qui parle si net et si juste quand il le veut, mais qui souffrira qu'on ne l'embrasse point pour l'amour du grec. L'étude qu'il publie aujourd'hui même sur Georges Auric dans la *Revue Musicale* est ingénieuse et très claire en son début. Votre éminent ami y parle fort à propos de cet esprit de délectation qui anime heureusement la jeune musique française. Pourquoi faut-il qu'il enchevêtre ensuite des contradictions et qu'il chausse les lunettes de la métaphysique pour distinguer avec subtilité ce que chacun de nous découvre d'abord à l'œil nu ? Ecoutez ceci : “ *L'hédonisme d'un Ravel est voluptueusement contemplatif, et il y a en ses jeux une sorte de détachement aristocratique ; sa personnalité n'y intervient pas activement, mais d'autre part, les images sonores dont il fixe le chatolement sont, elles aussi, dépourvues de dynamisme intérieur : elles se suivent, mais ne se produisent pas ; l'action, l'effort qui les fait naître l'une de l'autre demeure insaisissable, et c'est précisément de cette absence de toute tension, aussi bien subjective qu'objective, que découle notre plaisir. Chez Auric, après Stravinsky, c'est au contraire de la perception du mouvement que naît notre satisfaction, de la perception du dynamisme de la pensée musicale, de son travail intime dont la gratuité fait le charme spécifique. Ainsi dans le sport, l'effort devient but en soi.* ”

— Avouez, monsieur, dis-je au fameux antidilettante, que la pensée de Boris de Schloezer pour abstraite qu'elle soit ici, est moins abstruse cent fois que celle de M. Arthur Lourié.

— Sans doute, concéda Monsieur Croche. Mais tout à l'heure on nous parlait hébreu, nous inspirant cette espèce de respect qui naît de l'incompréhensible. On nous parle à présent un français très difficile. Le respect s'en va et l'inquiétude augmente : ces images “ dépourvues de dynamisme intérieur ” qui se suivent sans se produire ; ce plaisir qui découle — et chez Ravel — de l'absence de toute tension, me plongent dans une incertitude cruelle sur les

desseins de l'auteur, et pour comble d'infortune, quand je parviens à saisir sa thèse, il m'est impossible de m'y rallier. " L'effort qui devient but en soi " me paraît caractériser beaucoup moins la manière de M. Georges Auric, bourreau de soi-même, et qui ne joue pas pour s'amuser, que l'esthétique de Maurice Ravel si heureusement résumée dans l'épigraphe des *Valses nobles et sentimentales* : " le plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile ". J'ajouterai...

— Monsieur, n'ajoutez rien ; la cause est entendue. Vous avez achevé de me persuader que l'occupation inutile par excellence, le jeu gratuit entre les jeux, c'est la critique elle-même. Ne médions pas de ce jeu-là. En France, monsieur, il faut toujours que la rhétorique se fourre quelque part. Chassée de la musique, elle se réfugie dans la littérature ; elle rentre chez soi. Quoi de mieux ?

— Je vous vois venir, s'écria Monsieur Croche : dans deux minutes vous aurez rouvert le débat de la musique pure qui vous tient tant à cœur et vous nous ramènerez à Lourié et à Schloezer, par Stravinsky et Georges Auric. Poursuivez, monsieur, ne vous gênez pas : il y a encore quatre cigares dans la boîte.

La fumée s'était épaissie au point que je ne distinguais plus nettement les traits de Monsieur Croche. Sa voix même me parvenait assourdie, proche et lointaine comme en songe : " Refuser les secours de la dialectique, quelle imprudence, et quelle vanité ! Qui donc masquera les incertitudes de l'art et les défaillances du génie ? Qui donc prêtera des intentions subtiles aux pires maladresses ? Qui donc osera soutenir que le portrait d'une vulgarité n'est pas une vulgarité pire, quand la peinture, loin de faire oublier son modèle, n'en offre qu'un reflet dérisoire... "

— Monsieur, votre cruauté me fait mal. Elle est injustement féroce. La musique, depuis vingt-cinq ans, tâche, avec un bonheur

inégal, j'en conviens, à se libérer des images après les idées...

— ... et des sensations après les sentiments, n'est-il pas vrai ? La démarche est hardie, monsieur. Elle tend à une perfection si absolue que nous pourrions bientôt la confondre avec le néant. Ce néant, il nous faudra des rhéteurs pour l'orchestrer. Ils danseront la danse du scalp autour du bûcher où nous voyons déjà se consumer le lyrisme, la tendresse, et la pudeur avec la volupté... Il me semblé entendre dans l'ombre le rire amer de Corydon...

— Monsieur, m'écriai-je, à qui donc en avez-vous ? La seule présence parmi nous des compositeurs que nous avons nommés ce soir proteste suffisamment contre vos jérémiades. Auprès de ceux-là, j'en pourrais nommer dix qui ont bien aussi leur mot à dire. Ils le diront, monsieur, pour peu qu'on les y force, et vous pardonneront à leur vivacité, car ils sont jeunes, en considération de leur courage...

— S'il n'est pas trop tard pour faire encore un vœu, soupira Monsieur Croche, je fais celui d'entendre le mot que vous ne dites pas dans la conjoncture que j'ai dite. "

Monsieur Croche parla longtemps encore dans son nuage. Je dus m'assoupir au rythme de sa voix sèche et rauque, car je m'éveillai au grand jour, parmi les dictionnaires, le nez sur la sonate de Stravinsky. La boîte à cigares était vide. Monsieur Croche avait disparu.

ROLAND-MANUEL.

